N° 123

LE THÉATRE

...ECTION ET RÉDACTION : ...4, Boulevard des Capucines

PUBLICITÉ : C. O. COMMUNAY, seul concessionnaire, 13, Boulevard Montmartre. — Téléphone : 142-06

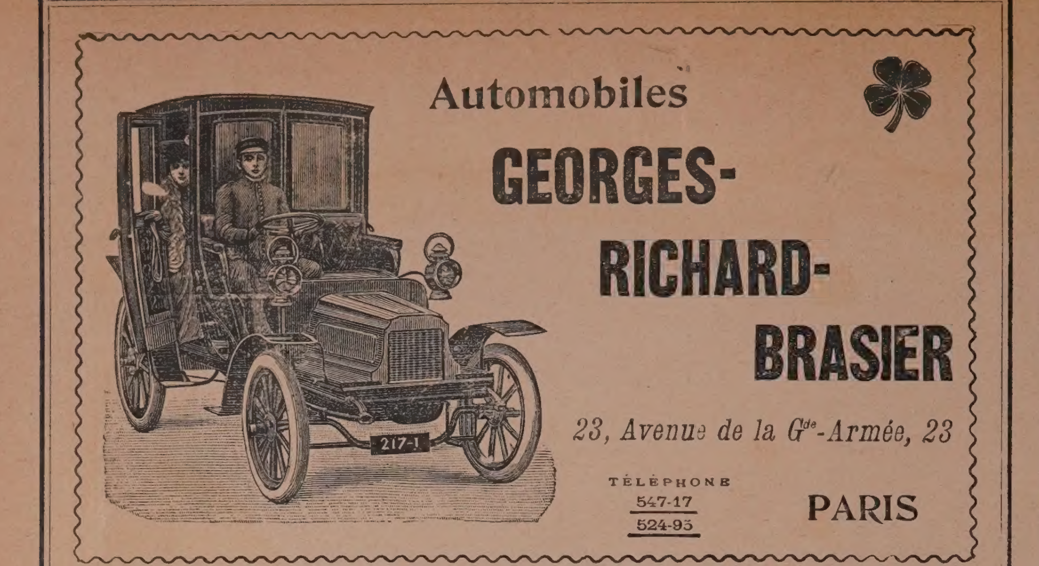
CONDITIONS DE L'ABONNEMENT : PARIS : 1 an . . 40 fr. | DÉPARTEMENTS : 1 an . . 44 fr. ÉTRANGER (Union postale) : 1 an . . 52 fr.

ABONNEMENT ET VENTE : 24, Bd des Capucines. — Télép. : 242-49



Photo Boissonnas & Taponier.

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON. — Mlle BERTHE BADY. — Rôle de *Paula*. — *LA SECONDE MADAME TANQUERAY*



SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

Pour favoriser le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME. — CAPITAL : 200 MILLIONS

Siège social : *54 et 56, rue de Provence*
Succursale : *134, rue Réaumur (place de la Bourse)* } à Paris
— *6, rue de Sèvres.*

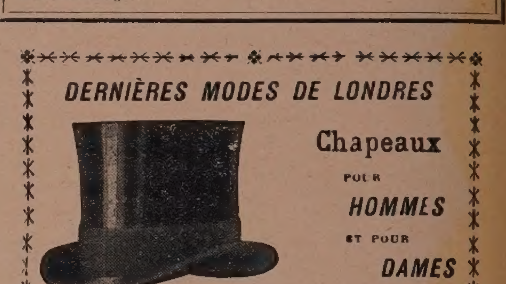
Dépôts de fonds à intérêts en compte ou à échéance fixe (taux des dépôts de 4 à 5 ans : 3 1/2 %, net d'impôt et de timbre); — Ordres de Bourse (France et Étranger); — Souscriptions sans frais; — Vente aux guichets de valeurs livrées immédiatement (Obl. de Ch. de fer, Obl. et Bons à lots, etc.); — Escompte et Encaissement de Coupons; — Mise en règle de titres; — Avances sur titres; — Escompte et Encaissement d'Effets de commerce; — Garde de Titres; — Garantie contre le remboursement au pair et les risques de non-vérification des tirages; — Transports de fonds (France et Étranger); — Billets de crédit circulaires; — Lettres de crédit; — Renseignements; — Assurances; — Services de Correspondant, etc.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Compartiments depuis 5 fr. par mois; tarif décroissant en proportion de la durée et de la dimension.

66 succursales, agences et bureaux à Paris et dans la Banlieue. 328 agences en Province, 1 agence à Londres (53, Old Broad Street), correspondants sur toutes les places de France et de l'Étranger.





Publications de A. LAFARE, Éditeur

55, Chaussée-d'Antin, Paris. — Téléphone : 147-49

TOUT-PARIS
1904

Annuaire de la Société parisienne : 25,000 noms et adresses. — Un fort volume relié, 250 pages. Prix : 12 fr.

ANNUAIRE DES CHATEAUX
ET DES DÉPARTEMENTS
1903-1904

40,000 noms et adresses de tous les propriétaires des Châteaux de France, Manoirs, Castels Villas, etc. — Illustré de 250 gravures. — Prix : 25 francs.

Chemins de Fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

La Compagnie organise, avec le concours de l'AGENCE LUBIN, une Excursion en ITALIE

(A L'OCCASION DE LA SEMAINE SAINTE A ROME)

Départ de Paris, le 28 Mars 1904. — Durée de l'excursion : 19 jours. — Prix (tous frais compris) : 2e classe : 525 francs.

S'adresser pour renseignements et billets aux bureaux de l'AGENCE LUBIN, 36, boulevard Haussmann, à Paris.

FÊTES DE PAQUES

A l'occasion des Fêtes de Pâques, les coupons de retour des billets d'aller et retour délivrés à partir du 26 MARS, seront valables jusqu'aux derniers trains de la journée du 14 AVRIL.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Excursions aux Stations Thermales et Hivernales des Pyrénées et du Golfe de Gascogne

Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Béarn, etc.

Tarif spécial G. V. n° 106 (Orléans)

Des billets aller et retour de toutes classes, valables pendant 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée, avec réduction de 25 0/0 en 1re classe, et de 20 0/0 en 2e et 3e classes sur les prix calculés au tarif général d'après l'itinéraire effectivement suivi, sont délivrés toute l'année, à toutes les stations du réseau d'Orléans, pour :

Adge (Le Grau), Alet, Amélie-les-Bains, Arcachon, Argelès-Gazost, Argelès-sur-Mer, Arles-sur-Tech (La Preste), Arreau-Cadéac (Vielle-Aure), Ax-les-Thermes, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Balaruc-les-Bains, Banyuls-sur-Mer, Barbotan, Biarritz, Boulou-Perthus (le), Cambo-les-Bains, Capvern, Cauterets, Collioure, Couiza-Montazels (Rennes-les-Bains), Dax, Espéraza (Campagne-les-Bains), Gamarde, Grenade-sur-l'Adour (Eugénie-les-Bains), Guéthary (halte), Gujan-Mestras, Hendaye, Labenne (Capbreton), Labouheyre (Mimizan), Laluque (Préchacq-les-Bains), Lamalou-les-Bains, Laruns-Eaux-Bonnes (Eaux-chaudes), Leucate (La Franqui), Lourdes, Loures-Barbazan, Luz-Saint-Sauveur (Barèges, Saint-Sauveur), Marignac-Saint-Béat (Lez, Val-d'Aran), Nouvelle (la), Oloron-Sainte-Marie (Saint-Christau), Pau, Pierrefitte-Nestalas, Port-Vendres, Prades (Molitg), Quillan (Ginoles, Carcanières, Escouloubre, Usson-les-Bains), Saint-Flour (Chaudesaigues), Saint-Gaudens (Encausse, Gantiès), Saint-Girons (Audinac, Aulus), Saint-Jean-de-Luz, Saléchan (Sainte-Marie, Siradan), Salies-de-Béarn, Salies-du-Salat, Ussat-les-Bains et Villefranche-de-Conflent (le Vernet, Thuès, les Escaldas, Graüs-de-Canaveilles).

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS A LONDRES *Via* ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN, par la gare Saint-Lazare

Services rapides de jour et de nuit tous les jours (Dimanches et Fêtes compris) et toute l'année

Trajet de jour en 9 heures (1re et 2e classes seulement) — GRANDE ÉCONOMIE

Billets simples valables pendant 7 jours			Billets d'aller et retour valables pend. un mois		
1re classe	2e classe	3e classe	1re classe	2e classe	3e classe
43 fr. 25	32 fr. »	23 fr. 25	72 fr. 75	52 fr. 75	41 fr. 50

Les prix ci-dessus sont seulement applicables au trajet effectué par le service de nuit et les voyageurs qui prendront le bateau de jour devront payer, par traversée, un supplément de 5 francs en 1re classe — 3 francs en 2e classe.

Departs de PARIS (Saint Lazare)	10 h. » mat. et 9 h. » soir
Arr. à LONDRES (London-Bridge)	7 h. 5 soir et 7 h. 40 mat.
Arr. à LONDRES (Victoria)	7 h. 5 — et 7 h. 50 —
Dép. de LONDRES (London-Bridge)	10 h. » mat. et 9 h. » soir
Dép. de LONDRES (Victoria)	10 h. » — et 8 h. 50 —
Arrivées à PARIS (Saint-Lazare)	6 h. 55 soir et 7 h. 15 mat.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe, et *vice versa*, comportent des voitures de 1re classe et de 2e classe à couloir avec W.-C. et toilette, ainsi qu'un Wagon-Restaurant; ceux du service de nuit comportent des voitures à couloir des trois classes avec W.-C. et toilette. Des cabines particulières sur les bateaux peuvent être réservées sur demande préalable.

CHEMINS DE FER DU NORD

Paris-Nord à Londres *(via Calais ou Boulogne)*

Cinq services quotidiens dans chaque sens. — Voie la plus rapide

SERVICES OFFICIELS DE LA POSTE (via Calais)

La gare de Paris-Nord située au centre des affaires est le point de départ de tous les grands express européens pour l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Suède la Norvège, l'Allemagne, la Russie, la Chine, le Japon, la Suisse, l'Italie, la Côte d'Azur, l'Égypte, les Indes et l'Australie.

SERVICES RAPIDES

entre PARIS, la BELGIQUE, la HOLLANDE, l'ALLEMAGNE, la RUSSIE le DANEMARK, la SUÈDE et la NORVÈGE

5 express dans chaque sens entre	PARIS et BRUXELLES	Trajet en	4 h. 30
3 — —	PARIS et AMSTERDAM	—	9 »
5 — —	PARIS et COLOGNE	—	6 »
4 — —	PARIS et FRANCFORT	—	12 »
4 — —	PARIS et BERLIN	—	18 »
	Par le Nord-Express	—	16 »
2 — —	PARIS et SAINT-PÉTERSBOURG	—	51 »
	Par le Nord-Express bi-hebdom.	—	46 »
1 express dans chaque sens entre	PARIS et MOSCOU	—	62 »
2 — —	PARIS et COPENHAGUE	—	26 »
2 — —	PARIS et STOCKHOLM	—	43 »
2 — —	PARIS et CHRISTIANIA	—	49 »



Photo Reutlinger.

THEATRE DU VAUDEVILLE

DÉCADENCE

Mlle Berthe Cerny. — Rôle de *Jeannine*

LE THÉATRE



Photo Cautin & Berger

THÉATRE NATIONAL DE L'OPÉRA-COMIQUE

LE PORTRAIT DE MANON

Aurore : Mlle Rachel Launay. — *Le vicomte :* Mlle Dumesnil

La Quinzaine Théâtrale



La quinzaine fut heureuse; elle se compose de trois pièces, deux nouvelles et une reprise, qui donnent un total de trois succès : c'est aux Nouveautés, *la Main passe...*, de Georges Feydeau ; au Théâtre Antoine, *Oiseaux de passage*, de Maurice Donnay et Lucien Descaves ; enfin, aux Variétés, la reprise de *la Boule* (représentée pour la première fois, sur la scène du Palais-Royal, en novembre 1874).

Mais, procédons par ordre : *la Main passe...* est une de ces comédies-vaudevilles, comme Georges Feydeau excelle à les trousser, et celle-ci est une des mieux réussies de son répertoire, depuis *la Dame de chez Maxim*. Elle contient un acte de gaieté folle — le second, — on y rit à se tordre les côtes, le comédien Torin y distille une scène d'ivrognerie étonnante, une des plus plaisantes que je connaisse ; et un acte de fine comédie, — le quatrième — dont la psychologie familière est tout à fait charmante, son comique voisinant avec une émotion à fleur de peau. Le vaudevilliste si débridé, d'ordinaire, s'y révèle auteur dramatique d'une valeur plus élevée qu'on ne pouvait le supposer. Quelqu'un a même dit, à propos de cet acte, que le théâtre des Nouveautés avait, ce soir-là, ouvert une lucarne sur la rue de Richelieu, et que, par celle-ci, avait soufflé un courant d'air, venu de la Comédie-Française. J'ai beaucoup aimé ce quatrième acte, mais je me suis demandé, dès le premier soir, quel serait son effet sur le public, qu'il étonnerait peut-être, parce qu'il est d'une autre qualité que le reste de la pièce, et détonne sur l'ensemble. Le public, me disais-je, est impulsif et ne raisonne guère. Il préfère les coups de marteau aux caresses ; le gros comique à la finesse ; la farce à la psychologie. Et je me rappelais, à part moi, qu'il y avait eu dans *le Nouveau Jeu*, de Lavedan, un quatrième acte, ou mieux un dernier tableau très curieux, très intéressant, qui donnait, pour ainsi dire, la « morale » de la pièce, acte délicieusement joué, par Milher et Jeanne Granier, mais que le public n'a jamais compris, parce qu'il faisait « chambre à part » et amenait une longueur. Je me souviens qu'on voulut même le couper, c'est moi qui m'opposai à l'amputation. Je me demandais donc si le dernier acte de *la Main passe...*, malgré sa qualité, ou à cause de celle-ci, n'aurait pas un sort analogue, et si un jour ou l'autre, il ne faudrait pas le couper ? Fort heureusement, mes craintes furent vaines. Il fait moins d'effet que les autres, assurément, parce qu'il est moins intense, mais plait quand même, et j'en suis bien aise, pour la bonne réputation du public.

A l'autre extrémité de Paris, au Théâtre Antoine, le succès se présente sous un aspect sinon nouveau, au moins de grande originalité. C'est dans le Nihilisme russe, que Maurice Donnay et Lucien Descaves ont été chercher les principaux sujets de leur drame, et les deux héroïnes Véra Lewanoff et Tatiana leur ont été suggérées, sans doute, par cette singulière et énigmatique Véra Zélo et sa compagne Zélénine, qui figurèrent dans un sinistre fait-divers qui faillit coûter la vie au vieux professeur Deschanel, pour se terminer par la mort de Zélénine, l'amie de Véra et l'acquittement de celle-ci en cour d'assises, le jury ayant compris que l'exaltation au degré suprême n'est qu'une variété de la folie.

Elles sont d'ailleurs curieuses, ces étudiantes russes, qu'on appelle là-bas des psychologues, et qui viennent, depuis quelques années, demander l'éducation scientifique à nos universités. Elles forment une classe à part, composée de jeunes filles pauvres, — pour le plus souvent, — studieuses, résignées, vivant de rien, dans une sorte d'enthousiasme mystique, d'illuminisme vague, d'une générosité sans limites, et rêvant de l'idéale transformation. De là, au nihilisme qui est la négation, la destruction de « ce qui est », sans projet de substitution de « ce qui n'est pas », il y a peu de route à faire; aussi est-ce parmi ces jeunes filles que se recrutent les adeptes les plus précieuses. Sophia Perowskaja qui fut complice du meurtre d'Alexandre II, le tsar aux yeux clairs, était une psychologue, tout comme Véra Zélo, et aussi Véra Lewanoff, l'héroïne des *Oiseaux de passage*.

L'action dramatique qui sert d'encadrement aux types exotiques est peu compliquée et peut être définie en quelques lignes, l'intérêt se concentre surtout dans le détail très observé. Donc, Julien Lafarge, un fils de famille de bonne bourgeoisie, habite avec les siens un chalet, pension de famille, dans une station reposante au bord du lac de Genève. La vie y est monotone, suivant l'usage classique. La famille Lafarge occupe le premier étage du chalet où ne voisinent pas, au salon de conversation, les locataires du second, deux jeunes filles mystérieuses Véra Lewanoff et son amie Tatiana, des Russes d'existence plus que modeste, dont on ne connaîtrait ni la vie, ni les antécédents, sans les indiscrétions de reportage de la *Gazette de Genève*. Julien apprend ainsi que Véra est la princesse Jablowska parce qu'elle a contracté un « mariage apparent » avec le prince Jablowski, nihiliste fameux. Ces mariages apparents sont des unions de pure forme, qui ne créent que les liens « apparents » du mariage, sorte de communion de doctrine, liaison cérébrale et rien de plus. D'ailleurs Véra est veuve de son soi-disant mari, condamné à mort, puis gracié de la vie et envoyé aux mines de Sibérie, où il n'a pas survécu aux traitements effroyables qu'on endure là-bas. Véra est charmante, d'une beauté singulière, étrange, et Julien se prend d'amour pour cette jeune fille froide, impassible, dont l'existence a été le plus émouvant des romans. Mais l'amour est passe-temps frivole pour une adepte comme Véra, hypnotisée par la « Cause » humaine et réparatrice, et la liaison avorterait dès le début, sans l'intervention d'un certain Grégoriew, nihiliste voyageur, apôtre infatigable, conspirateur éternel, l'ami, le conseil, le père adoptif des deux jeunes filles. Celui-ci voudrait rapatrier un frère, en nihilisme, Zacharine, et comme il manque d'argent, il frappe sans scrupule au gousset de Julien en vertu de l'axiome « tout est à tous ! » Julien s'exécute sans hésiter et c'est ainsi que la liaison commence avec Véra, au grand désespoir de Tatiana, l'irréductible, à sa méfiance plus grande encore, parce que, pour elle, il n'y a qu'un seul amour vrai : celui de l'humanité !

Au retour à Paris, les liens se sont resserrés plus encore. Véra est devenue l'amie et la commensale de la maison, on ne jure plus que par elle. Julien est plus épris que jamais et sa mère, Madame Lafarge, qui est aveugle, a pris Véra en telle amitié, qu'elle ne saurait vivre sans elle. Elle est séduisante, cette grande fille, belle et froide comme la neige. Elle fait déjà partie de la maison où son couvert est mis les jours où elle ne partage pas avec ses amies les étudiantes russes, le repas frugal arrosé d'eau claire. Quant à Grégoriew, il est devenu, lui aussi, l'ami de la famille ; on l'aime ce vieil anarchiste qui prêche, le sourire aux lèvres, l'évangile de destruction. Le mariage entre les deux jeunes gens est chose décidée. Véra a consenti froidement, comme elle fait tout, en vierge du Nord, mais enfin elle a consenti, malgré Tatiana qui considère ce mariage comme une défection à la cause sainte. Et Tatiana, qui se sent délaissée par son amie, se sépare de Véra pour accomplir une mission secrète. Elle revient après quelques semaines d'absence avec la preuve que le prince Jablowski n'est pas mort, la nouvelle répandue était fausse, Jablowski est aux mines, en Sibérie, épuisé, brisé, malade, presque mourant; le mariage de Véra avec le prince a beau n'être « qu'apparent », celle-ci se dit que le devoir, l'inflexible devoir l'appelle auprès du martyr dont elle porte le nom. En vain Julien se jette à ses pieds, la supplie, l'implore, rien ne la retient, rien ne l'arrête ; son âme de nihiliste, sa foi d'initiée se sont réveillées, elle ira là où elle doit aller, rejoindre celui qu'elle doit secourir et consoler... ainsi s'envolent les oiseaux de passage ! !

Le drame est intéressant, les caractères très étudiés en sont curieusement dessinés. Celui de Grégoriew, entre autres, est de vérité flagrante et la figure est d'autant plus intéressante, qu'elle est admirablement rendue par Chelles, qui en a fait une création vivante. Je veux citer aussi parmi les interprètes, et au premier rang, Mademoiselle Mello, qui a composé avec un art parfait le rôle de Tatiana ; chez elle l'allure, l'aspect, la voix, l'accent, tout est à l'unisson, elle donne absolument l'impression d'une psychologue des bords de la Néva ou de la Volga transplantée à Paris.

FÉLIX DUQUESNEL.



MADAME RÉBECCA STROHMANN (Mme Daynes-Grassot) — NATHAN STROHMANN (M. Lérand) — JEANNINE (Mlle Berthe Cerny)

THÉATRE DU VAUDEVILLE

DÉCADENCE

Photo P. Boyer.

M. ALBERT GUINON

THÉATRE DU VAUDEVILLE

Décadence

COMÉDIE EN QUATRE ACTES, DE M. ALBERT GUINON



Je n'ai besoin, sans doute, que de résumer brièvement les incidents, souvent racontés, qui ont précédé la première représentation de *Décadence*. Reçue au théâtre du Vaudeville, il y a quatre ans, la pièce fut soumise à la censure, qui refusa son visa. Le ministre d'alors craignit qu'une comédie qui met aux prises des nobles tarés et des juifs vilainement enrichis, vînt surexciter les passions politiques à un moment où elles étaient déjà vives. L'auteur, M. Albert Guinon, publia la pièce interdite : plus de vingt éditions successives le dédommagèrent du préjudice causé. L'année dernière, M. Maurice Donnay donna au Gymnase — on sait avec quel succès — *le Retour de Jérusalem*, qui, venu après *Décadence,* traite à peu près le même sujet. Dès lors, il n'y avait plus aucune raison de maintenir une interdiction désormais injustifiable. La représentation de *Décadence* fut autorisée. Elle se passa sans le moindre incident. La presse quotidienne n'eut à constater que l'incontestable et brillant succès de l'œuvre de M. Albert Guinon.

* * *

Le duc de Barfleur, gentilhomme d'un très beau nom et d'une famille très ancienne, s'est ruiné au jeu et avec les filles. Il se connaît au moins deux millions de dettes. Les créanciers s'agitent; les usuriers demeurent insensibles; les huissiers menacent. Le duc, qui approche de la soixantaine, a deux enfants, un fils et une fille. Ah ! si le prince Enguerrand de Barfleur se mariait, on trouverait certainement pour lui une dot bourgeoise,

suffisamment ronde pour que le fils aidât son père. Enguerrand se refuse au mariage, qui, selon lui, affaiblit les « performances » athlétiques : le jeune prince, homme de sport, fait des poids, et, avec quelques amis, autres aristocrates et acrobates à la fois, il donne des représentations au cirque Molier. Aucun espoir donc du côté d'Enguerrand. Le duc de Barfleur a aussi une fille, Jeannine, fleur de beauté, d'élégance et de luxe. Elle, peut-être, elle pourrait sauver son père. Un jeune juif, Nathan Strohmann, fils du banquier Abraham Strohmann, banquier lui-même, s'est épris follement de la magnifique créature qu'est Jeannine. Il a demandé sa main : on la lui a refusée avec dédain. Nathan, plusieurs fois éconduit, ne s'est pas tenu pour battu. Il arrive avec son père chez le duc de Barfleur, à l'heure où celui-ci voit venir la débâcle, et lui tient à peu près ce langage : « Vous êtes ruiné. Vous avez deux millions de dettes. Ne niez pas. J'en suis sûr. C'est moi qui suis votre créancier, votre unique créancier. J'ai ramassé toutes vos créances. Eh bien! vous savez combien j'aime votre fille. Donnez-la-moi en mariage et je vous tiens quitte. Sinon, je vous poursuis en justice, impitoyablement. La galerie s'amusera. » Le duc plastronne un peu; il discute. Nathan ne cède pas. Il faut décider Jeannine. Son père lui expose la situation, la triste situation : le marché dont elle est le gage peut seul y porter remède. Jeannine hésite encore plus que son père. Elle consulte Enguerrand, l'hercule, qui lui dit : « Épouse Nathan »; elle consulte un ami d'enfance, qu'elle aime et qui l'aime depuis longtemps, le marquis de Chérancé. Encore un inutile, un oisif, qui n'a plus un sou vaillant, qui vit d'expédients, et qui ne peut que dire, lui aussi : « Il faut épouser M. Nathan Strohmann. » Jeannine s'incline devant l'inéluctable nécessité. La hautaine fille d'aristocratie tend sa main au juif parvenu.



Photo P. Boyer. M. COLOMBEY

Jeannine de Barfleur devient donc Madame Nathan Strohmann. Dire que les deux époux font bon ménage serait excessif. Jeannine accable d'humiliations son beau-père, sa belle-mère et son mari. Elle reçoit chez elle les ducs, les princes, les marquis ses amis, qui ne se gênent pas pour blaguer les juifs, tout en leur empruntant de l'argent. Abraham, le père, ancien tenancier de bazar, heureux, dans sa vanité, de vivre avec des aristocrates, sourit aux railleries; sa femme, la vieille Rébecca Strohmann, montre déjà moins de mansuétude; quant à Nathan, il riposte vivement aux brocards que lui décochent sa femme et les amis de celle-ci. La guerre ne se borne pas à des épigrammes. La vieille Rébecca, juive judaïsante, qui a déploré le mariage de son fils avec « l'étrangère », a remarqué les assiduités du marquis de Chérancé auprès de Jeannine. Elle les dénonce à Nathan, qui n'était pas sans les avoir vues et qui en souffrait. Elle pousse son fils à interroger Jeannine. L'explication a lieu devant la vieille Rébecca. Ce n'est pas une querelle entre deux époux, c'est déjà un duel entre deux « adversaires ». Jeannine, qui est d'une race où l'on est passé maître dans l'art de l'escrime, répond à Nathan, avec son habituel persiflage, qu'elle manie comme une fine épée.



Photo P. Nadar. M. LOUIS GAUTHIER

C'est au cirque Molier que la « crise » définitive éclate. Dans l'arène, au fond, les ducs, les princes, les marquis se donnent en spectacle. Celui-ci fait des poids; celui-là, sur un cheval au galop, passe dans les cerceaux; un autre bat du tambour; un quatrième fait le clown et le pitre. Nobles divertissements! Cependant, Chérancé peut rester seul, dans une sorte de foyer, avec Jeannine. Les deux amoureux — qui ne sont pas encore amants — se disent des choses tendres. Chérancé insiste pour obtenir un rendez-vous. Survient Nathan. Il se répand d'abord en plaintes et en récriminations, au lieu de pousser dehors le soupirant et de lui jeter au nez sa carte de visite. Chérancé, dédaigneux, s'éloigne. Les deux époux restent face à face. Nathan n'injurie plus; il prie, il supplie, il pleure presque, parce que cette femme, qui est sa femme, il l'aime en dépit de tout; il « l'a dans le sang, dans la peau », comme il dit lui-même. Jeannine l'accable de son mépris et de sa haine : « Adieu! s'écrie-t-elle, je vais chez mon amant! »

En effet, nous la retrouvons — le lendemain matin — chez le marquis de Chérancé. Les deux amants, aux premières lueurs du jour, se livrent, au milieu des caresses, à des projets de voyages lointains. Un homme se présente : c'est Nathan. Chérancé s'apprête à le recevoir. — « Non, dit Jeannine, c'est moi qui le verrai. » — Chérancé se retire. Nathan se trouve donc de nouveau en présence de sa femme. Il se plaint encore et il clame toujours son désir. Tout cela n'est pas pour toucher Jeannine. Nathan apporte alors d'autres arguments. Il dit que Chérancé, ruiné, est incapable de gagner son existence; que Jeannine court à une existence de gêne et de pauvreté, attendu qu'elle aussi, elle est incapable de travailler; que la misère, hideuse et noire, guette déjà les deux complices. Alors Jeannine, honteuse d'elle-même, mais vaincue, se sachant née pour l'élégance et la dépense plutôt que pour la lutte et les privations, accepte de rentrer au domicile conjugal. Elle détache de son corsage un bouquet de roses et le dépose sur une table : c'est l'adieu à l'aimé. Elle quitte le logis « d'amour » pour retourner à la maison « d'argent ».



Photo Reutlinger. Mlle VILLARS

La maison d'argent! C'est là, en effet, c'est dans ces mots qu'est la véritable conclusion de la pièce.

M. Maurice Donnay, mariant une juive à un catholique, concluait à l'incompatibilité des deux « races », et, finalement, les séparait. M. Albert Guinon, avant lui, avait marié une catholique à un juif; il montrait, lui aussi, la lutte des deux races, mais il arrive à cette conclusion que les deux races ennemies peuvent vivre côte à côte parce que, toutes deux corrompues, elles s'unissent dans un même culte, le culte de l'argent, cette religion des époques « de décadence ».

On a reproché, non sans raison, à M. Albert Guinon, de ne mettre en scène que des êtres vils : six personnages principaux,

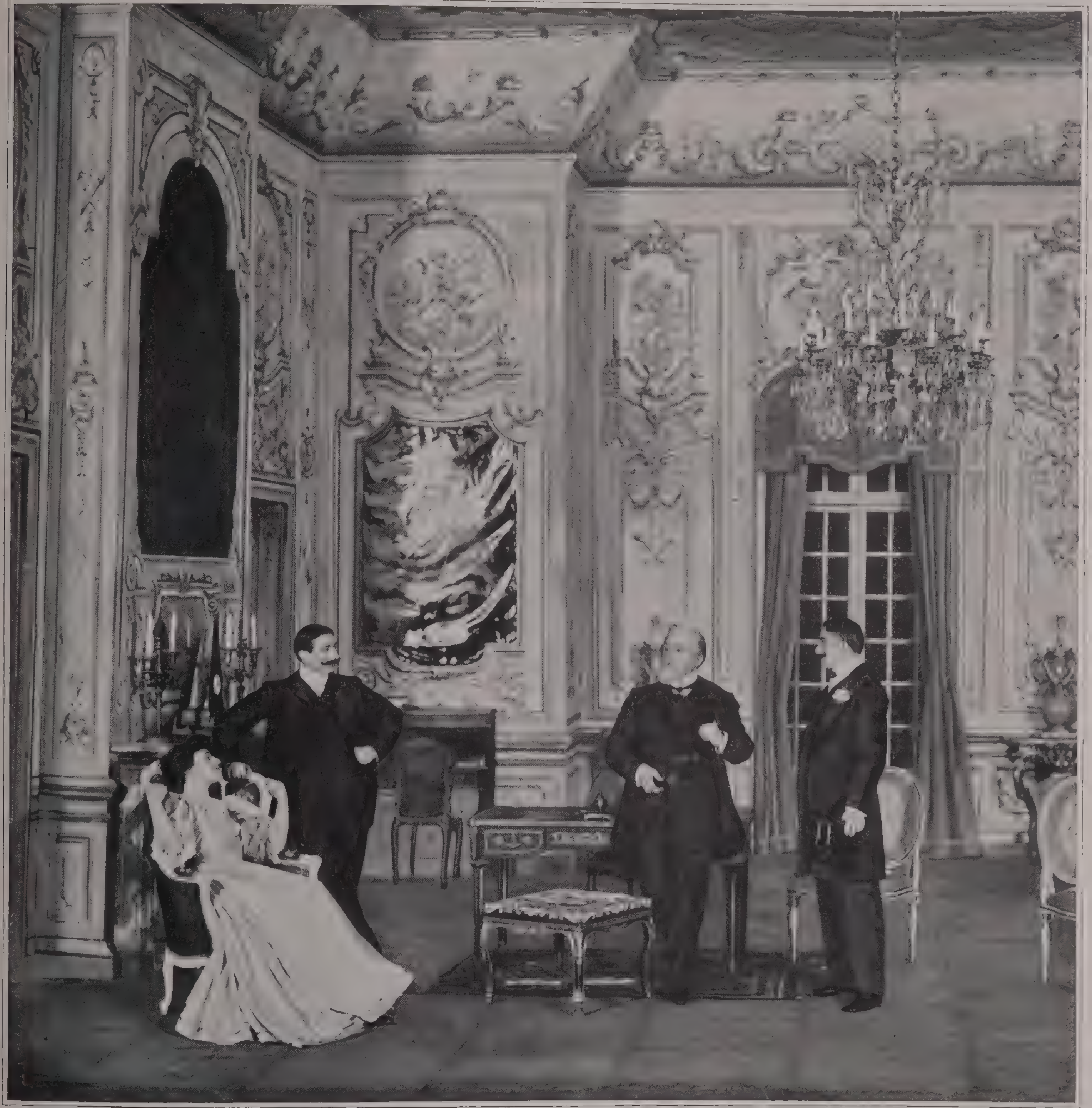


Photo Boyer. JEANNINE (Mlle Berthe Cerny) — LE Pce ENGUERRAND DE BARFLEUR (M. Paul Numa) — LE DUC DE BARFLEUR (M. Gaston Dubosc) — LE MARQUIS DE CHÉRANCÉ (M. Louis Gauthier) *Décor de M. Amable.*

VAUDEVILLE. — *DÉCADENCE.* — ACTE Ier

six canailles. Toute l'aristocratie, tous les juifs, et tous les hommes et toutes les femmes seraient-ils tels qu'on nous les peint ? M. Guinon répondait à cette objection lorsqu'il disait :

« *Décadence* peint un coin malade de la société contemporaine. Mais une branche pourrie n'est pas tout l'arbre. Les Strohmann, par bonheur, ne résument pas tous les représentants de leur race et il n'est pas besoin d'affirmer que la noblesse française contient toujours en elle des réserves inépuisables d'honneur et de vitalité. » A la bonne heure !



Photo Boyer.

LA P^sse^ DE LUÇON (Mlle Paule Andral) — LE Cte D'EMECOURT (M. Derval) — LA M^ise^ DE CHANTEROSE (Mlle Pregly) — ABRAHAM STROHMANN (M. Colombey) — Mme REBECCA STROHMANN (Mme Daynes-Grassot) — NATHAN STROHMANN (M. Lérand) — LE Vte DE PRÉCIGNY (M. Bertrand) — ISMAEL (M. Aussourd) — LE Mis DE CHÉRANCE (M. Louis Gauthier) — JEANNINE (Mlle Berthe Cerny) — LE Mis DE CHANTEROSE (M. Roger Monteaux) — LE P^ce^ DE LUÇON (M. Marie de Lisle)

Décor de M. Amable.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *DÉCADENCE.* — ACTE II



Photo Boyer. — *Décor de M. Amable.*

LE DUC DE NEVERS (M. Perret) — LE Pce DE LUÇON (M. Marié de Lisle) — ERNESTINE TAMBOUR (Mlle Villars) — LE Vte DE PRECIGNY (M. Bertrand) — FANNY GOBIN (Mlle J. Bernou) — LE Pce DE BARFLEUR (M. P. Nima) — LE Mis DE CHANTEROSE (M. Roger Monteaux) — LE Mis DE CHÉRANCE (M. L. Gauthier) — LA Desse DE SEMELÉ (Mlle Harlay) — JEANNINE (Mlle B. Cerny) — LA Pesse DE LUÇON (Mlle P. Andral) — ABRAHAM STROHMANN (M. Colombey) — Mme RÉBECCA STROHMANN (Mme Daynes-Grassot) — LE COMTE D'UMECOURT (M. Derval)

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *DÉCADENCE.* — ACTE III

Vigoureuse, âpre, amère, toujours intéressante, souvent amusante, jamais ennuyeuse, sûrement point banale, la pièce de M. Albert Guinon a trouvé au théâtre du Vaudeville une interprétation de premier ordre.

Il faut tout d'abord combler d'éloges Mademoiselle Berthe Cerny, qui a tenu le rôle difficile, ingrat presque, de Jeannine, avec une admirable maîtrise. Elle fut bien la hautaine fille de noblesse, née pour le luxe et faite pour briller. On a applaudi chaleureusement Mademoiselle Cerny : on a applaudi en elle l'une des prochaines héritières des « étoiles » pâlissantes.

Avec elle, M. Lérand, admirable de vérité dans le rôle de Nathan Strohmann, a eu les honneurs de la soirée. L'excellent artiste, observateur pénétrant, par l'extérieur, la physionomie, le regard, la voix et l'accent, fait une créature inoubliable.



Photo Boyer. NATHAN STROHMANN (M. Lérand) JEANNINE (Mlle Berthe Cerny) Décor de M. Amable.

VAUDEVILLE. — *DÉCADENCE.* — ACTE IV

M. Colombey a composé le rôle du vaniteux Abraham Strohmann avec beaucoup de finesse et d'esprit. M. Dubosc figure comme il convient le duc de Barfleur, et M. Gauthier est un élégant marquis de Chérancé.

Madame Daynes-Grassot représente à merveille Madame Rébecca Strohmann, la mère juive. Il faut citer aussi Mesdames Paule Andral, Harlay et Bernou. Et enfin, il ne faut oublier ni les beaux biceps de M. Paul Numa, ni les jolies jambes de Mademoiselle Villars.

ADOLPHE ADERER.



Photo Boissonnas & Taponier.

Mademoiselle Berthe Bady



Photo Dupont (Bruxelles).
Mlle BERTHE BADY
à ses débuts

Le contour du visage est d'un dessin solide et pur : la coiffure en bandeaux en précise la simplicité. La figure, d'un modelé très délicat, s'éclaire franchement. Les yeux s'ouvrent, naïfs, et semblent interroger. Leur couleur ? Marron ? Mais tout à l'heure peut-être ils pâliront et deviendront caressants ou bien terribles, ils jetteront des feux noirs. La bouche est gourmande et vivante, les lèvres très rouges parce que le teint est mat. Un cou noble, un corps harmonieux non de déesse, mais de femme. C'est la vision d'un être rare qui regarde curieusement la vie, qui se sent attiré par elle et qui se défie de cette séduction. Sa voix suffirait à nous révéler son destin, sa voix qui hésite délicieusement, qui se fait si tendre, si chaleureuse, qui devient dure et dont l'impitoyable ironie pèse sur toutes les syllabes, qui s'étrangle, s'assourdit, s'évanouit. C'est une lutte entre des enthousiasmes ardents et une peur instinctive. C'est une créature de passion et d'angoisse. C'est Berthe Bady.

D'où vient-elle ? De Belgique. Pourquoi accourir à Paris ? Elle voulait être actrice : elle a donc quitté le couvent et elle guette l'occasion de paraître sur une scène. Possède-t-elle du moins les notions de son art ? Mais non ! Jusqu'à ce jour elle a surtout étudié la musique. Elle a passé, quotidiennement, huit heures devant son piano. Qu'importe ! Une impérieuse vocation l'appelle. Antoine la voit, l'entend et lui confie le principal personnage de la belle pièce de François de Curel, *les Fossiles*. C'est le rôle que Mademoiselle Bartet a joué quand le drame a été repris par la Comédie-Française. La tâche était dure pour une débutante. Le soir de la première représentation son courage faiblit, elle ne peut exprimer tout ce qu'elle sent, elle ne voit pas s'animer l'héroïne qu'elle a rêvée. La voici découragée. Elle ne montera plus sur un théâtre ! Elle renonce à ses projets d'avenir qui étaient si beaux et qui jamais ne se réaliseront ! Mais, discrètement, une nouvelle société se formait qui allait forcer Bady à produire et à développer son talent. Ce fut l'Œuvre.

Dès 1890 le Théâtre Libre avait donné *les Revenants ;* en 1891 il montait *le Canard sauvage ;* la même année, Jules Lemaître présentait *Hedda Gabler* aux spectateurs du Vaudeville. En créant l'Œuvre, Lugné-Poë se proposait de faire connaître au public français les autres drames, tous les drames d'Ibsen et tout d'abord ce chef-d'œuvre : *Rosmersholm*. Mais quelle actrice serait capable de tenir le rôle dangereux de Rebecca West, cette amoureuse qui tue, cette indépendante farouche qui est écrasée par les antiques préjugés et qui en meurt ? Bady avait juré qu'elle fuyait pour toujours les planches. Mais, fort heureusement, elle a manqué à son serment. Elle répète, craintivement, guidée par les précieux conseils d'Hermann Bang. Elle fut Rebecca West et elle montra dans ce personnage toute la subtilité de son intelligence, toute l'intensité de sa passion. Les spectateurs ont subi son charme étrange et sont soumis à sa sincérité. De nouveau elle a

foi en sa carrière. Elle travaille avec ardeur. Elle joue *l'Ennemi du Peuple*, et, de Bjoernstierne Bjoernson, *Au delà des forces humaines*, *l'Annabella* du vieux dramaturge anglais John Ford, et *l'Image* de Maurice Beaubourg et d'autres pièces encore, modernes ou antiques, françaises ou étrangères que représentait le théâtre de Lugné-Poë.

Ce fut l'époque la plus active de l'Œuvre. Ses spectacles n'étaient pas toujours accueillis avec faveur ; ils soulevaient parfois dans la salle et dans la critique de vives discussions. Mais ils n'étaient jamais indifférents. Ils révélaient un effort constant vers l'idéal, vers la beauté. Bady était l'interprète de ces ouvrages ardents et généreux. On pouvait sourire du public qui l'applaudissait, des esthètes inquiétants et des muses prétentieuses. Cependant, à chaque nouvelle création, la puissance de son tempérament dramatique s'affirmait. A l'étranger, des salles enthousiastes l'acclamaient, qu'elle fût une héroïne scandinave ou la mystérieuse Mélisandre de Maeterlinck. Elle eut l'honneur de jouer devant Ibsen et de recevoir les chaleureuses félicitations de ce grand homme, de ce génie.

Elle ne se contente pas d'apprendre son métier. Elle lit les poètes, elle récite leurs vers, elle s'attache à en exprimer tout le sens, à en garder toute l'harmonie. Entre tous elle aime Baudelaire. C'est une joie de l'entendre dire *le Balcon :*

O serments ! ô parfums ! ô baisers [infinis !

Un soir elle a murmuré ces belles strophes. Paul Meurice est au nombre de ses auditeurs; enthousiaste, il déclare que seule elle est capable de jouer le rôle de Fantine dans *les Misérables*. La Porte-Saint-Martin prépare la reprise du drame qu'inspira le volumineux ouvrage de Victor Hugo. Bady évoque avec une admirable puissance cette figure de fille publique que la souffrance a sanctifiée. Elle l'enveloppe de pitié, d'idéal, de poésie. Elle ne s'en tient pas à la psychologie un peu sommaire de la pièce. C'est l'héroïne même du roman qui vit devant nous, c'est bien cette Fantine qui nous a jadis si profondément émus et qui nous a fait verser tant de larmes. Ainsi, quand elle jouera, à l'Odéon, *Résurrection*, elle fera surgir devant nous la Maslowa telle que Tolstoï l'a patiemment dépeinte dans son chef-d'œuvre.

Ah ! la joie enfantine de cette petite paysanne russe parce que c'est le jour de Pâques et que le jeune maître, le bel officier, est en congé ! Son effroi parce qu'il la serre trop fort contre son cœur ! Sa défaillance parce que la nuit est belle, parce qu'il est doux de s'abandonner, parce que les bras du jeune homme sont des liens caressants ! Avec quel art Bady a exprimé cette candeur, cette obéissance à la volonté du maître, ce désir obscur et grisant de vivre ! Quelques minutes après, elle était la femme déchue et que la claustration a rendue inconsciente. Elle avait des attitudes et des sourires professionnels. Mais, dans ses yeux, perçaient des lueurs de haine. Puis, elle devenait pure, presque innocente parce que, dans la prison, une jeune fille l'aimait, une jeune fille blonde qui avait commis un crime et qui était sa compagne de captivité. Son visage flétri s'illuminait, mais la brutalité et la méchanceté des hommes entravaient cette guérison. Plus sombre, plus farouche, la Maslowa prenait la route de l'exil. C'est dans ce rôle d'amour, de douleur, de pitié que Bady donna pour la première fois toute la mesure de son talent.

Mais devrait-elle se borner aux rôles humbles, pittoresques ou symboliques ? Ne pourrait-elle être une femme de notre temps, élégante, spirituelle, ardente ? En jouant *la Seconde Madame Tanqueray*, de Pinero, Bady vient de nous prouver qu'elle est capable d'interpréter avec charme et avec force les comédies modernes. Elle sait porter des robes harmonieuses, s'asseoir et marcher dans un salon, causer et lutter d'ironie avec des mondaines. Elle possède, en dehors de sa puissance et de sa science de la composition, ces qualités secondaires, mais nécessaires. Elle est toute désignée pour jouer à la Comédie-Française, à côté de Bartet, pour occuper un emploi que le départ de Brandès a laissé vacant. Elle aurait aussi l'occasion d'incarner, sur ce théâtre, les héroïnes de nos tragédies classiques dont elle analyse si finement les âmes délicates.

Photo Otto.

Mlle BERTHE BADY

Rôle de *la Maslowa*. — *RÉSURRECTION*. — ODÉON

Elle se plaît à ces travaux minutieux. Elle ne pense pas qu'il suffise d'établir les grandes lignes d'un rôle. Elle est hostile à l'art de *déblayer*. Après avoir compris le sens d'un personnage, elle étudie attentivement son texte et elle s'efforce de mettre en valeur chaque détail qui précise le caractère. C'est une construction ingénieuse et lente qui aboutit à une interprétation riche, vibrante, nerveuse. Avec cette méthode, l'actrice n'est pas tentée d'avoir recours à des artifices de métier. Elle appuie constamment son jeu sur la pensée même de l'auteur. Elle ne saurait perdre de vue les réalités du dialogue.

Exprimer sincèrement des âmes tourmentées et modernes c'est le rêve de Mademoiselle Bady. Mais elle aimerait aussi être, parfois, une princesse de Racine ou bien la femme que crée la fantaisie d'un poète. Elle ne redoute que les rôles plats et qui l'ennuient. Jusqu'à présent, ils lui ont été épargnés. Elle n'a représenté, depuis Rebecca West jusqu'à Madame Tanqueray, que de belles et grandes héroïnes.

NOZIÈRE.

Photo Larcher. MÈRE PIGACHE (Mme Delagrange) — VALENTINE (Mlle Yriex) — HENRI (M. Garbagni) — LE COMMISSAIRE (M. Leriche) — SIDONIE (Mlle Yrven) — DUROSEL (M. Bouchard) — DUBOIS (M. Six) — LAVERDET (M. Milo) — DUPORTALLE (M. Bert) — Mme DUPORTALLE (Mme Guitty) — SIMONE (Mlle Clairville) — Décor de M. Chapelain.

ACTE II

FOLIES-DRAMATIQUES

UNE NUIT DE NOCES, VAUDEVILLE EN TROIS ACTES, DE MM. KÉROUL ET A. BARRÉ

La dernière pièce représentée aux Folies-Dramatiques est un de ces vaudevilles dont le succès est presque toujours assuré, tant ils répondent aux goûts d'un certain public ; de plus, elle s'adapte parfaitement par son genre au cadre de ce théâtre.

M. Henri Kéroul était déjà l'un des heureux auteurs du *Billet de logement*, et sa verve l'a encore une fois bien inspiré ; peut-être a-t-il mis dans sa nouvelle pièce avec M. A. Barré moins de finesse ; mais si le comique est assez gros, du moins est-il continuellement amusant, ce qui, malheureusement, n'arrive pas toujours.

La formule connue et si vieille du vaudeville est assez difficile et dangereuse à manier ; elle demande à être constamment renouvelée pour un public qui, s'il aime à voir se dérouler sur une scène l'écheveau embrouillé des imbroglios, exige, sinon du nouveau dans les caractères des personnages presque toujours les mêmes, du moins des situations presque neuves et une verve intarissable dans le dialogue. A ces qualités il ne résiste guère, et l'invraisemblance de la farce, les trucs les plus extraordinaires, la folie peuvent aller au paroxysme, jusqu'à l'extrême limite, s'il y en a une, sans jamais le lasser. Il n'est donc pas facile de faire un bon vaudeville, le métier est aride et demande une grande connaissance et du goût des spectateurs et de l'agencement d'une pièce. Les auteurs de *la Nuit de noces* peuvent se féliciter d'avoir réussi, à ne considérer pour preuve que leur succès.

Aussi l'aventure qui nous est cette fois présentée est des plus compliquées. Entrer dans tous les



Mme DUPORTALLE (Mme Guitty) — BRIGADIER MULOT (M. Modot)

FOLIES-DRAMATIQUES. — *UNE NUIT DE NOCES.* — ACTE III

détails serait fastidieux, ennuyeux, fausserait l'impression, en ne donnant aucune idée de la pièce, qui réclame par son genre même, où tout réside et doit résider dans les détails, la mise en scène. Malgré la sécheresse d'une courte exposition, donner le thème essentiel est suffisant.

Gaston Durosel avait pour maîtresse à Paris une jeune actrice, Mademoiselle Sidonie de Valpurgis, dont le nom évoque des sabbats effrénés; mais, étant sur le point d'épouser Mademoiselle Duportalle, il fut mis en demeure par son insupportable et intraitable belle-mère de rompre sa liaison, ce qui est bien naturel. Il n'a pas osé affronter la colère et les reproches de Sidonie, et, en face de la scène à faire, il a préféré de beaucoup s'enfuir à l'anglaise. Il est venu s'abriter à Étampes, sous-préfecture chère aux auteurs gais depuis Labiche, et qui, à ce que j'en puis croire,



Photo Larcher — Décor de M. Chaperon.

DUROSEL (M. Bouchard) — SIMONE (Mlle Clairville) — VALENTINE (Mlle Yriex) — LAVERDET (M. Milo)

FOLIES-DRAMATIQUES. — *UNE NUIT DE NOCES.* — Acte Ier

ne mérite aucunement la célébrité de ville vaudevillesque. Là habite la famille de sa fiancée et, pour faire une fin complète, il vient d'y acheter une étude de notaire.

Toutes les notabilités d'Étampes sont donc réunies dans le meilleur hôtel pour fêter le mariage de la jeune et très riche bourgeoise, et les époux, après la cérémonie, attendent avec impatience l'heure du départ pour fuir tous les deux seuls à Paris, loin de l'œil de la belle-mère, nécessaire à tout vaudeville qui se respecte.

Mais, catastrophe! et l'on s'attend à laquelle? Sidonie, la délaissée, arrive soudainement à Étampes, sa venue est annoncée par une affiche collée dans le hall de l'hôtel. Elle doit jouer

l'Abbé Constantin. Et Mademoiselle de Valpurgis, dont le nom est quelque peu criard à côté de ce titre, débarque brusquement au beau milieu de la noce, accompagnée par toute la troupe de comédiens et comédiennes. Affolement du nouveau marié! Que faire? Sidonie accourt non seulement comme maîtresse lâchée, mais encore comme amoureuse! Un quiproquo sauvera tout, du moins pour le moment, rassurez-vous. Gaston fait simplement passer son ami Henri pour l'heureux époux et lui-même prend



SORBIER (M. Prévost) — SIDONIE (Mlle Yrven) — LAVERDET (M. Milo)

FOLIES-DRAMATIQUES. — *UNE NUIT DE NOCES.* — ACTE Ier



VALENTINE (Mlle Yriex) SIDONIE (Mlle Yrven)

FOLIES-DRAMATIQUES. — *UNE NUIT DE NOCES.* — ACTE Ier

le rôle plus modeste, mais plus sûr, de garçon d'honneur.

Le danger étant ainsi évité, il peut partir en cachette le soir même, en paix, l'esprit satisfait, pour Paris avec sa femme, où il pourra consommer, dans la tranquillité la plus absolue, sa lune de miel dans un coquet appartement de la rue Galilée, que Duportalle, son beau-père, a eu la gracieuse et la délicate attention de louer durant huit jours pour le jeune ménage.

Cet appartement, que pouvait-il être? Quel devait-il être? Que ne pouvait-il ne pas être? Qu'est-il enfin? Celui de Sidonie, dont la soubrette, qui croyait sa maîtresse partie en tournée pendant plusieurs jours, sous-loue à l'heure et à la course le confortable mobilier.

Ceci pourra vous faire deviner tout ce qu'il m'est impossible de raconter. Ce que n'avait pas prévu l'intéressée cameriste arrive: la tournée fait relâche, la représentation a été remise à une date ultérieure, peut-être par manque de location! Et tout notre petit monde se retrouve dans son chez soi loué. Donc, Sidonie rentre inopinément au moment même où le ménage Durosel s'apprêtait... au repos. Et voilà l'ancien amant et l'ex-maîtresse l'un en face de l'autre. Pour simplifier l'explication surviennent : la belle-mère Duportalle, accourue d'Étampes pour donner les derniers conseils matrimoniaux à sa fille; Duportalle, lancé à la poursuite de sa femme; l'amant de Sidonie, Laverdet, non moins poursuivi par Madame Laverdet, qui a appris les infidélités de son mari. Il en résulte un indescriptible tohu-bohu, augmenté des quiproquos, très habilement échafaudés, ingénieusement combinés et surtout fort amusants.

Que de culbutes, d'édredons jetés, de soporifiques et de gifles! Les armoires et les placards jouent aussi un grand rôle, et il serait injuste de les oublier, car ils abritent et servent de cachette aux divers personnages qui se recherchent et se fuient mutuellement en des déshabillés



SORBIER (M. Prévost) SIDONIE (Mlle Yrven)

FOLIES-DRAMATIQUES. — *UNE NUIT DE NOCES.* — ACTE III



Photo Manuel. SIDONIE (Mlle Yryen) Mme DUPORTALLE (Mme Guitty)

FOLIES-DRAMATIQUES

UNE NUIT DE NOCES. — ACTE II

quelque peu lestes, jusqu'à l'arrivée du commissaire de police, qui constate deux flagrants délits. Tout n'en est que plus embrouillé! Les cartes sont mêlées, brouillées plus que les ménages.

Après ces deux actes, tout à fait réussis et bouffonnement comiques, le troisième, acte de liquidation et du dévidage de l'intrigue, ne pouvait être d'une inspiration plus heureuse et le contraste le fait sembler quelque peu ralenti. Bref, c'est au commissariat que prennent fin de façon toujours amusante d'ailleurs, avec quelques ingéniosités, toutes les aventures et mésaventures des différents personnages. Gaston Durosel n'a été victime que d'un faux flagrant délit, et, innocent de tout crime d'adultère, retrouve sa non moins innocente jeune femme. Les ménages Duportalle et Laverdet se réconcilient, comment ne suivraient-ils pas l'exemple du pardon! On s'embrasse et tout finit bien selon la morale et l'antique formule du vaudeville : agiter fortement avant de finir et la pièce, comme la potion, se trouve excellente.



LAVERDET (M. Milo) — Mme DUPORTALLE (Mme Guitty)
FOLIES-DRAMATIQUES. — *UNE NUIT DE NOCES*. — Acte III

La troupe des Folies-Dramatiques est tout particulièrement remarquable et propre à l'interprétation d'un vaudeville qui exige un grand ensemble dans un mouvement toujours endiablé; son homogénéité parfaite est le résultat d'acteurs qui jouent depuis longtemps ensemble et sont habitués à se retrouver dans des scènes souvent analogues dans un théâtre qui possède un seul et même genre; de plus, M. Richemont l'a parfaitement stylée.

M. Milo, qui possède une voix rappelant beaucoup celle de M. Germain, et les deux bras qui manquent à la célèbre statue, a pittoresquement et de façon très joyeuse composé le personnage de Laverdet. M. Bouchard, le malheureux marié, est ahuri tout à fait drôlement dans un rôle difficile et fatigant. Enfin, le traditionnel sergent de ville est caricaturé très plaisamment par M. Morlot. MM. P. Bert, Prévost, Garbagni, Bernard et six habiles et fantaistes comédiens contribuent à déchaîner les rires.

Mademoiselle Yrven jette un éclat de belle joie épanouie; son jeu, plein de verve et d'entrain, crâne, déluré, d'un grand abatage, lui a fait obtenir un très grand et très légitime succès. C'est presque son début dans un grand rôle et dorénavant ce sera sans doute une des étoiles des Folies-Dramatiques. Madame Guitty renouvelle avec bonheur et sans excès le type légendaire de la belle-mère; c'est une de nos meilleures duègnes. Mesdemoiselles Clairville et Yriex complètent de leur mieux, un très gentil et aimable petit mieux, l'ensemble de l'interprétation.

ANDRÉ SARDOU.

Photo Larcher. DUPORTALLE (M. Bert) — Mme DUPORTALLE (Mme Guitty) — BRIGADIER MULOT (M. Modot) — SIMONE (Mlle Clairville) — DUROSEL (M. Bouchard) — SORBIER (M. Prévost) — VALENTINE (Mlle Yriex) — LAVERDET (M. Milo) — SIDONIE (Mlle Yrven) — *Décor de M. Chaperon.*
FOLIES-DRAMATIQUES. — *UNE NUIT DE NOCES*. — Acte III



Photo Nadar.

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE

LE PRINCE CONSORT

Xénofa. — Mme A. Leriche

Photo Larcher. LE PRINCE CYRIL (M. Maury) — LE PRÉSIDENT DU CONSEIL (M. Levesque) — LA REINE (Mlle Duluc) *Décor de M. Chaperon.*

Acte II

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE

Le Prince Consort

Comédie en trois actes, de MM. XANROF et CHANCEL



Ne serait-elle pas fort voisine du grand-duché légendaire de Gerolstein, cette principauté chimérique de Corconie, où les ministres sont si falots et si encombrants ; où les officiers de la Garde ont une carrure si suggestive, paonnent dans des uniformes si somptueux ; où la tante de la Reine donne à chaque instant les preuves d'un tempérament si excessif et l'impression d'une chatte qui court le guilledou de gouttière en gouttière, et, Vénus tout entière à sa proie attachée, prodigue en vain sa science libertine, joint inutilement le geste à la parole, pour déniaiser un beau soldat par trop ingénu ; où les demoiselles d'honneur, si jolies, si froufroutantes, entourent comme d'un nouvel escadron volant leur délicieuse roitelette ?

Et l'aventure, à la fois sentimentale et bouffonne, qu'ont racontée et mise à la scène avec tant de verve MM. Xanrof et Chancel ne fut-elle pas d'abord quelque livret d'opérette qui a bien tourné et, en fin de compte, est devenue une comédie fantaisiste où l'on rit, mais où aussi des chocs d'âmes violentes et passionnées, des conflits d'amour et d'orgueil vous émeuvent et vous intéressent ?

En voici d'ailleurs le sujet.

La petite reine de Corconie, Sonia, un bijou de grâce et de seigneurie, est arrivée à l'âge dangereux où le cœur s'éveille et rêve. Il importe de la marier au plus vite, de lui offrir l'époux, si j'ose dire, utile et agréable, qui saura lui plaire, l'amuser et perpétuer la dynastie. D'accord avec l'ancienne régente, l'incandescente princesse Xenofa, le quintette de ministres qui dirige le char de l'État ont fixé leur choix sur le fils d'un certain roi d'Ingra pour le moment rendu à ses chères études et qui attend dans cette auberge de Candide qu'est Paris, en vivant d'expédients et n'arrêtant pas de faire la fête, quelque illusoire retour de l'île d'Elbe. Le jeune prince est charmant. Sonia le trouve aussitôt à son goût. Et ce mariage qui devait être morose, protocolaire et tout à fait de convenance et de raison, s'imprègne aussitôt de folle tendresse, de joie et de rêve. Des mois et des mois de baisers se



Photo Larcher.

SANDOR (M. Leubas) — Mme D'EKFORAS (Mlle Vincourt) — Mme DE SIRKAPIA (Mlle Aël) — Mme DE TREVENITCH (Mlle Wilford) — Mme NIELCY (Mlle Didier) — LE MIN. DE LA GUERRE (M. Dayle) — LE MIN. DES BEAUX-ARTS (M. Ramy) — LE PRÉS. DU CONSEIL (M. Levesque) — L'EX-ROI (M. Coquet) — LE Pce CYRIL (M. Maury) — LA REINE (Mlle Duluc) — XENOFA (Mme A. Leriche) — LE COMTE DE GARDINA (M. Sance).

Décor de M. Chaperon.

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE. — *LE PRINCE CONSORT.* — ACTE Ier



Photo Larcher. | Mme DE TREVENITCH (Mlle Willord) | COMTE MYLVIAC (M. Lefaur) | Mme DE SIRKAPIA (Mlle Ael) | XENOFA (Mme A. Leriche) | Mme D'EKFORAS (Mlle Vincourt) | Mme NIELCY (Mlle Didier) | *Decor de M. Chaperon.*

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE. — *LE PRINCE CONSORT.* — ACTE II

sont écoulés. Éros vainqueur semble le grand maître du palais. Cependant le prince Cyril s'est ressaisi, supporte à regret le rôle passif et humiliant auquel on le condamne, commence à se lasser de cette abdication absolue de soi-même, d'être ravalé, lui qui a du sang royal dans les veines, au métier de monsieur de compagnie et de reproducteur, se révolte et s'énerve. Le président du Conseil, inquiet de voir la longue lune de miel n'aboutir à rien de ce que désire, de ce que réclame le peuple, l'irrite de ses insinuations perfides. L'orage qui couvait éclate au cours d'une séance où les ministres et la Reine s'accordent pour remettre durement à sa place le pauvre prince, qui tente d'émettre son avis sur la politique du royaume, d'exprimer sa volonté, pour lui remémorer qu'il ne règne qu'en apparence et le renvoyer à l'alcôve. La coupe, cette fois, a débordé. Il ne veut plus rien savoir, il ne courbera pas plus longtemps la tête, il se refuse à être désormais en service commandé, et, bravant le scandale, narguant la Reine, qui l'assaille comme un aiglon en furie, qui lui parle de trop haut, se retire dans ses appartements.

La situation s'aggrave et s'envenime. Le rebelle, que les gardes du corps ont ramené entre quatre sabres, de même qu'un simple déserteur, dans ce qui fut la chambre d'amour et ce qu'il considère à présent comme la chapelle expiatoire, revendique sa liberté, saute dans le train. Scandale, menaces d'émeute, affolement général. Les ministres ne savent plus à quel saint se vouer, se voient déjà balayés. La Reine se désespère, plus navrée d'être délaissée par celui qui lui a comme ouvert la porte du paradis,

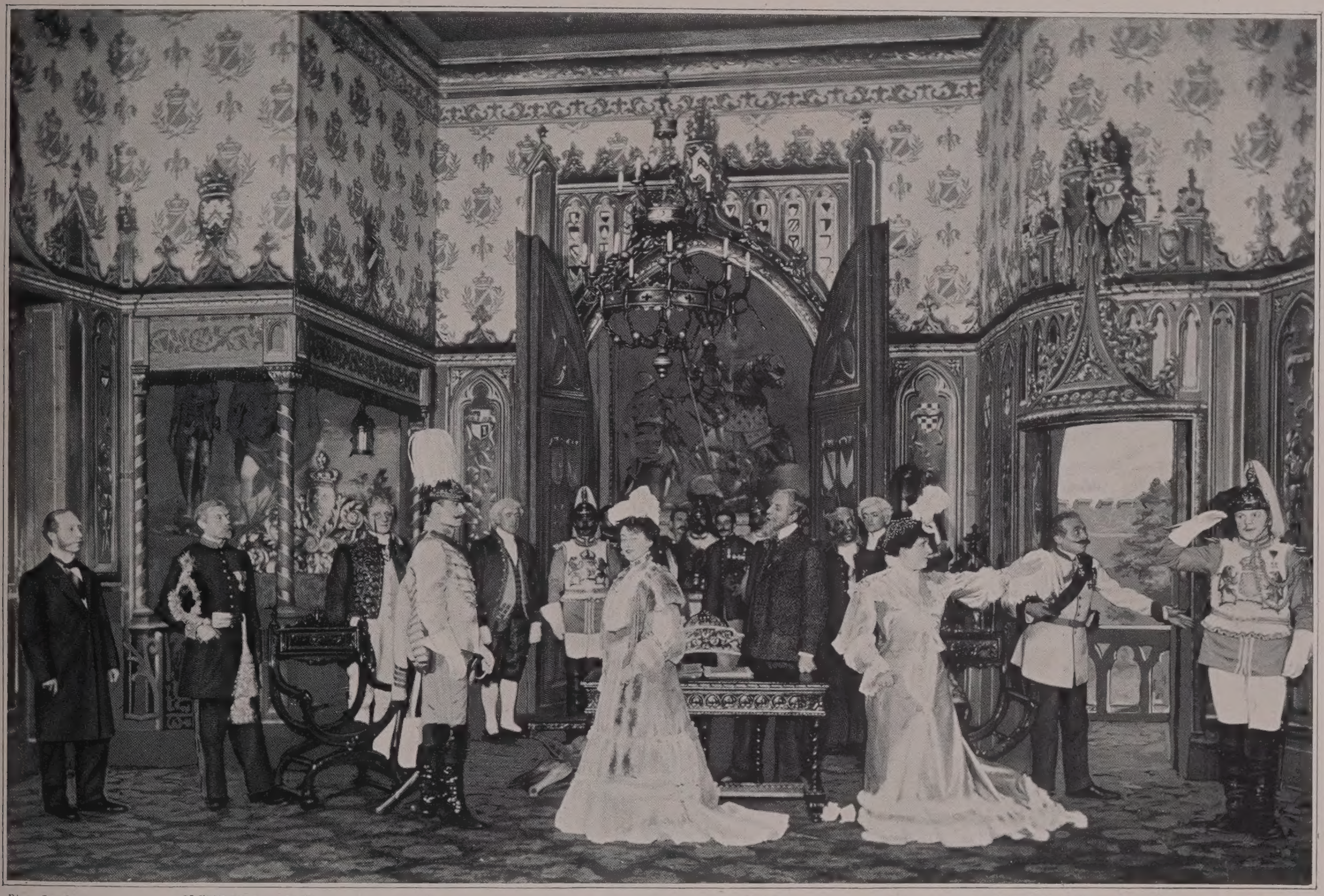


Photo Larcher. LE MINISTRE DE LA POLICE (M. de Ségus) — LE PRINCE CYRIL (M. Maury) — LA REINE (Mlle Duluc) — L'EX-ROI (M. Coquet) — XENOFA (Mme A. Leriche) — LE MINISTRE DE LA GUERRE (M. Dayle) — SANDOR (M. Leubas) *Décor de M. Chaperon.*

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE. — *LE PRINCE CONSORT.* — ACTE III

qu'inquiète de perdre sa couronne, médite d'abdiquer en faveur de sa tante Xenofa, lorsque le prince, que l'on s'imaginait par delà la frontière, réapparaît, calme, grave, hautain. Il a compris qu'il n'avait pas le droit de mettre le trône en péril, est revenu pour parader derrière Sonia à l'ouverture de l'Assemblée. Ce suprême devoir rempli, il dira adieu sans retour à la souveraine dont il prétend être l'égal et divorcera. Mais, lorsqu'on s'aime, les choses ne finissent-elles pas par s'arranger ? Et Cyril et Sonia, quoi qu'ils en aient, n'ont jamais cessé de s'adorer. Il n'y aura plus désormais ni reine, ni prince consort, ni protocole. L'Ordre et l'Amour règnent en Corconie.

Dans un rôle extravagant et amusant que les auteurs ont plutôt épicé, Madame Leriche prodigue son intarissable gaieté, brûle les planches, s'affirme une fois de plus comme la duègne la plus comique de ce temps où les franches éveilleuses de rire deviennent si rares. Madame Duluc, délicate, charmante, a des blottissements câlins dans les bras de son mari qui font penser au sommeil d'un cygne, des cris de colère énervés et d'amertume douloureuse d'une suprême réalité. Mademoiselle Renée Vincourt se révèle aussi exquise chanteuse que subtile comédienne, illumine de sa joliesse blonde et nacrée une scène qui paraît trop brève, suggère le souvenir, cependant qu'en robe de cour, elle effleure de ses doigts fuselés les cordes d'une guzla, de ces portraits de seigneurie, qui se détachent sur les blanches boiseries de Trianon. Mademoiselle Wilford a un profil de camée. M. Georges Coquet est parfait de laisser-aller, d'impudente insouciance, de cynisme distingué, dans le personnage du roi désaffecté. M. Maury accentue chaleureusement les révoltes et les élans passionnés du prince Cyril. M. Levesque, comique incomparable et prestigieux, parvient à faire paraître superlativement drôle, le rôle du président du Conseil. M. Leubas défend sa vertu contre les entreprises de la régente de la manière la plus énergique et la plus réjouissante.

RENÉ MAIZEROY.

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.



Photo Reutlinger.

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE

LE PRINCE CONSORT

Mme d'Ekforas. — Mlle Vincourt



Photo Nadar.

THÉATRE DE L'ATHÉNÉE

LE PRINCE CONSORT

LA REINE (Mlle Duluc) — LE PRINCE CYRIL (M. Maury)